

Analyses - Sociologie générale. IV - Conditions sociologiques de la connaissance

L'Année sociologique (Paris, été 1913)

Émile Durkheim

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/24444>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Référence électronique

Émile Durkheim, « Analyses - Sociologie générale. IV - Conditions sociologiques de la connaissance », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], La première réception des *Formes* (1912-1917) (S. Baciocchi, F. Théron, eds.), 1, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 12 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24444>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Analyses - Sociologie générale. IV - Conditions sociologiques de la connaissance

L'Année sociologique (Paris, été 1913)

Émile Durkheim

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Source primaire :

DURKHEIM Émile, « Analyses - Sociologie générale. IV - Conditions sociologiques de la connaissance. Lévy-Bruhl. - *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris, F. Alcan, 1910, 461 p. in-8°. (Travaux de l'Année sociologique) ; Durkheim (Émile). - *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris, F. Alcan, 1912, 647 p. in-8°. (Travaux de l'Année sociologique) », *L'Année sociologique*, publiée sous la direction d'Émile Durkheim (Paris), tome XII (1909-1912), 1913, p. 33-37

Source(s) numérique(s) identifiée(s) :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k939210/f38>

IV. — CONDITIONS SOCIOLOGIQUES DE LA CONNAISSANCE

PAR MM. DURKHEIM, BIANCONI, DAVID, BECCHAT

Lévy-Bruhl. — *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris, F. Alcan, 1910, 461 p. in-8° (Travaux de l'Année sociologique).

Durkheim (Émile). — *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris, F. Alcan, 1912, 647 p. in-8°. (Travaux de l'Année sociologique).

Nous n'avons pas à faire ici une analyse complète et critique des ouvrages parus dans la collection des *Travaux de l'Année sociologique*. Cependant, il nous faut tout au moins en exposer

sommairement les principaux résultats, afin que notre tableau de l'activité sociologique pendant ces trois dernières années ne soit pas incomplet.

[34] Le but du livre de M. L.-B. est d'établir que la mentalité humaine n'a pas l'invariabilité que lui ont attribuée certains philosophes, ainsi que les représentants de l'école anthropologique. Partant de ce postulat que les types de mentalité doivent varier comme les types de société, il entreprend de constituer le type mental qui est propre à ce groupe, mal défini, de sociétés qu'on qualifie ordinairement d'inférieures. Il se rend bien compte que, comme des sociétés très différentes sont réunies sous ce vocable, le type logique correspondant ne pourra pas ne pas participer de la même indétermination relative ; on ne pourra obtenir ainsi qu'un genre très vaste qui comprendra un grand nombre d'espèces distinctes. Mais, dans les conditions actuelles de la recherche, il n'y a de possible qu'un premier travail de dégrossissement dont l'avenir seul pourra préciser les résultats.

Ce qui caractérise la mentalité inférieure, suivant M. L.-B. c'est qu'elle est essentiellement religieuse ou, comme dit l'auteur, mystique. Les êtres, les choses sont représentés aux esprits avec des propriétés très différentes de celles que révèle l'observation sensible. Le primitif voit partout des pouvoirs occultes, des forces mystérieuses dont aucune expérience n'établit ni ne peut établir l'existence ; elles sont objet de foi et l'expérience ne peut pas plus servir à infirmer cette foi qu'à la démontrer. Aussi est-ce une caractéristique de cette mentalité d'être réfractaire à toute preuve expérimentale.

Par là déjà, l'esprit du primitif se différencie nettement du nôtre. La manière dont il lie ses idées n'est pas moins spécifique ; sa logique n'est pas la nôtre. Ce qui domine la première, c'est ce que M. L.-B. appelle la loi de participation qu'il énonce de la manière suivante : « Dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques qui se font sentir hors d'eux, sans cesser d'être où elles sont » (p. 77)^[1]. En un mot, la pensée primitive n'obéirait pas au principe de contradiction, et c'est pourquoi M. L.-B. la qualifie de prélogique.

Après avoir ainsi défini cette mentalité, M. L.-B. montre comment elle permet d'expliquer certaines particularités du [35] langage (p. 151-204)^[2] de la numération (p. 204-207)^[3] et des institutions propres à ces sortes de sociétés (p. 261-421)^[4].

L'ouvrage que nous avons publié sur *Les formes élémentaires de la vie religieuse* nous a naturellement conduit à nous poser des questions voisines ou connexes des précédentes ; car on ne peut comprendre les religions inférieures si l'on n'étudie la mentalité des peuples qui les pratiquent. Sans traiter le problème directement et de face, nous ne pouvions pas ne pas le rencontrer sur notre route et nous n'avons pas négligé les occasions qui s'offraient à nous de l'aborder.

Il n'est pas besoin de dire que des principes fondamentaux nous sont communs avec M. L.-B. Comme lui, nous croyons que des types divers de mentalité se sont succédés au cours de l'histoire. Nous admettons également — et nous avons cherché à l'établir par l'analyse des faits — que la mentalité primitive est essentiellement religieuse, c'est-à-dire que les notions qui dominent alors le cours des représentations sont nées du sein même de la religion. D'un autre côté, comme l'objet principal de ce livre est de faire voir que les origines de la religion sont sociales, il en résulte que ces notions et la logique correspondante ont la même origine. C'est ce que nous nous sommes efforcé de démontrer dans le détail, en passant en revue les principales de ces représentations. Cependant, notre point de vue est quelque peu différent de celui auquel s'est placé M. L.-B. Celui-ci, préoccupé avant tout de différencier cette mentalité de la nôtre, est allé

jusqu'à présenter parfois ces différences sous la forme d'une véritable antithèse. La pensée religieuse et primitive, d'une part, la pensée scientifique et moderne, de l'autre, s'opposeraient comme deux contraires : ici, le principe d'identité et la souveraineté de l'expérience seraient incontestés ; là régnerait une indifférence presque complète à la démonstration expérimentale et à la contradiction. Nous estimons, au contraire, que ces deux formes de la mentalité humaine, si différentes qu'elles soient, loin de dériver de sources différentes, sont nées l'une de l'autre et sont deux moments d'une même évolution. Nous avons fait voir, en effet, que les notions les plus essentielles de l'esprit humain, notions de temps, d'espace, de genre et d'espèce, de force et de causalité, de personnalité, celles, en un mot, auxquelles les philosophes ont donné le nom de catégories et qui dominent toute la vie logique, ont été élaborées au sein même de la religion, C'est à la religion [36] que la science les a empruntées. Entre ces deux stades de la vie intellectuelle de l'humanité, il n'y a pas de solution de continuité (p. 12 et suiv.^[5], p. 205 et suiv.^[6], p. 290^[7], p. 386^[8], p. 518^[9]).

En même temps que nous établissions les origines religieuses des catégories, nous avons montré qu'elles étaient grosses d'éléments sociaux, qu'elles étaient même faites à l'image de choses sociales. L'espace mondial a été primitivement construit sur le modèle de l'espace social, c'est-à-dire du territoire occupé par la société et tel que la société se le représente ; le temps exprime le rythme de la vie collective ; l'idée de genre n'a d'abord été qu'un autre aspect de l'idée de groupe humain ; la force collective et son efficacité sur les consciences ont servi de prototypes à la notion de force et de causalité, etc. Il pourrait sembler, il est vrai, que, en raison même de ces origines, ces représentations fondamentales manquent nécessairement de toute valeur objective, et ne peuvent consister qu'en constructions artificielles, sans fondement dans la réalité ; car on voit généralement dans la société un être alogique ou illogique qui ne s'est aucunement constitué pour satisfaire des besoins spéculatifs. On n'aperçoit donc pas, au premier abord, comment des idées qui sont l'œuvre de la société et qui l'expriment pouvaient être appelées à jouer un rôle aussi prépondérant dans l'histoire de la pensée et de la science. Mais nous nous sommes appliqué à faire voir que, contrairement aux apparences, la vie logique avait sa source première dans la société. La caractéristique du concept, par rapport à la sensation et à l'image, c'est son impersonnalité : c'est une représentation qui, dans la mesure où elle est elle-même, est commune et communicable ; elle peut passer d'un esprit dans un autre ; c'est par le concept que les intelligences communient. Or, une représentation ne peut être commune à tous les hommes d'un même groupe que si elle a été élaborée en commun par eux, que si elle est l'œuvre de la communauté. Et si la pensée conceptuelle a pour nous un prix tout particulier, c'est précisément parce que, étant collective, elle est riche de toute l'expérience et de toute la science que la collectivité a accumulées au cours des siècles. Car l'intellectualité de la société est infiniment plus haute que celle de l'individu, par cela seul qu'elle est due au concours, à la collaboration d'une multitude d'intelligences, et même de générations (p. 616-627)^[10], Quant à ces concepts *sui generis* [37] qu'on appelle les catégories, s'ils sont sociaux non seulement par leurs origines, mais par leur contenu, c'est que ce sont des concepts éminents : elles dominent et enveloppent tous les autres concepts. « Or, pour qu'elles puissent embrasser un tel objet, il faut qu'elles se soient formées sur une réalité d'une égale ampleur » (p. 628)^[11]. Un temps qui comprend toutes les durées particulières, un espace qui embrasse toutes les étendues individuelles, un genre total qui renferme tous les êtres connus ne peuvent être que le temps, l'espace, l'ensemble des choses que se représente un sujet formé par la totalité des sujets particuliers et qui les dépasse. C'est la société qui a appris à l'homme qu'il y avait un autre point de vue que celui de l'individu et qui lui a fait voir les choses sous l'aspect de la totalité.

Si donc la mentalité humaine a varié avec les siècles et les sociétés, si elle a évolué, les différents types qu'elle a successivement présentés ont été la source les uns des autres. Les formes les plus hautes et les plus récentes ne s'opposent pas aux formes les plus primitives et les plus

inférieures, mais sont nées de ces dernières. Même certains des contrastes qui ont été signalés demanderaient à être atténués. Nous avons montré par des exemples que, si l'esprit primitif est enclin aux confusions, il est non moins porté aux oppositions heurtées et applique souvent le principe de contradiction d'une manière outrée. Inversement, la loi de participation ne lui est pas spéciale : nos idées, aujourd'hui comme autrefois, participent les unes des autres. C'est la condition même de toute vie logique. La différence est surtout dans la manière dont ces participations s'établissent (p. 329 et suiv.)^[12].

É.D.

BIBLIOGRAPHIE

Lévy-Bruhl (Lucien), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, F. Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine » / « Travaux de l'Année sociologique » publiés sous la direction de M. E. Durkheim, 1910, 461 p.

NOTES

1. [Lucien Lévy-Bruhl, « La loi de participation », *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, F. Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine » / « Travaux de l'Année sociologique » publiés sous la direction de M. E. Durkheim, 1910, chap. 2, p. 77]
2. [Lucien Lévy-Bruhl, « La mentalité des primitifs dans ses rapports avec les langues qu'ils parlent », *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, F. Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine » / « Travaux de l'Année sociologique » publiés sous la direction de M. E. Durkheim, 1910, chap. 4, p. 151-204]
3. [Lucien Lévy-Bruhl, « La mentalité prélogique dans ses rapports avec la numération », *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, F. Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine » / « Travaux de l'Année sociologique » publiés sous la direction de M. E. Durkheim, 1910, chap. 4, p. 204-207]
4. [Lucien Lévy-Bruhl, « Les institutions où sont impliquées des représentations collectives régies par la loi de participation », *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, F. Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine » / « Travaux de l'Année sociologique » publiés sous la direction de M. E. Durkheim, 1910, chap. 6, 7 et 8, p. 221-461]
5. [« Introduction », Durkheim 1912, p. 12 sq.]
6. [« Le système cosmologique du totémisme et la notion de genre », Durkheim 1912, livre 2, chap. 3, p. 205 sq.]
7. [« La notion de principe ou mana totémique et l'idée de force », Durkheim 1912 : livre 2, chap. 6, p. 290]
8. [« La notion d'âme », Durkheim 1912, livre 2, chap. 8, p. 386]
9. [« Les rites mimétiques et le principe de causalité », Durkheim 1912, livre 3, chap. 3, p. 518]
10. [« Conclusion », Durkheim 1912, p. 616-627]
11. [« Conclusion », Durkheim 1912, p. 628]
12. [« Genèse de la notion de principe ou mana totémique », Durkheim 1912, livre 2, chap. 7, p. 329 sq.]